

## Témoign offert par la défense

Alejandro fut amené au banc des accusés par Víctor Rei, l'homme qui l'avait emmené chez lui il y a trente ans comme s'il s'était agi d'un paquet ou d'un petit chien.

Mais les paquets ou les petits chiens ne croient pas qu'ils sont des chapeaux ou des toucans. Alejandro lui, par contre, a vécu vingt-cinq ans en croyant qu'il était le fils de Víctor Rei, officier des renseignements de la gendarmerie, alors qu'il était, qu'il est en réalité le fils de Liliana Clelia Fontana et de Pedro Fabián Sandoval, disparus.

Pendant l'instruction du procès qui en est aujourd'hui à la phase des auditions, Rei continua d'affirmer qu'Alejandro était son fils. Mais pendant l'audience d'hier, entraîné peut-être par sa marée oratoire, il lâcha qu'il "n'y a pas dans le droit d'antécédents comparables d'un procès intenté à une personne qui adopte un bébé orphelin". A la question d'un magistrat, il ne put qu'admettre que le premier cas, selon lui, était celui-ci. C'est-à-dire qu'Alejandro n'est pas son fils biologique, qu'il l'a "adopté", selon ses dires, et que toujours selon lui, au moment où il l'a prit, il savait que ses parents étaient morts. Quand les requérants ont voulu le réinterroger sur ces déclarations, il a refusé de répondre. "Je répondrai sur Alejandro après qu'il ait fait sa déclaration".

Alejandro était témoin de la défense.

Comme s'il s'agissait d'un paquet ou d'un petit chien. C'est comme ça que Victor Rei a parlé des enfants hier, pendant la première partie de son audition à décharge, devant un auditoire qui l'écoutait avec les marques d'un respect qu'il ne mérite pas. "On a donné une petite fille à la famille Fontana", dit-il en faisant référence à une enfant qui leur avait été rendue par erreur en 1989, "et aujourd'hui on veut leur donner Alejandro". Comme s'il parlait d'un paquet. "La famille Fontana va encore souffrir" ajouta-t-il cyniquement, en insinuant qu'une fois de plus la science et la justice se trompaient, et en profitant pour glisser une menace qui allait se concrétiser bien avant que n'auraient pu s'y attendre ceux qui étaient présents.

Víctor Rei dit que le résultat du procès ne l'intéressait pas, que ça ne lui faisait rien de passer ce qui lui restait de vie en prison. Et il avait l'air sincère. L'image qu'il donnait n'était pas celle d'un accusé effrayé qui tente par tous les moyens de retrouver sa liberté. Même si sa chemise ouverte et ses cheveux mal coiffés cherchaient peut-être à montrer une vulnérabilité, à le faire passer pour un pauvre vieux qui mélange les dates, les noms et les circonstances, et non pour un commandant de la gendarmerie nationale. Il avait parfois des trous de mémoire, le pauvre vieux à la chemise ouverte et aux cheveux en broussaille. Comme quand on lui a demandé si il avait ou non participé à l'Opération Indépendance, ou ce qu'il faisait dans la prison militaire de Campo de Mayo. Mais sa déclaration avait été soigneusement préparée, et ça s'est entendu : une première partie consacrée à passer en revue son dossier personnel, et la seconde, consacrée à Alejandro, c'est-à-dire à l'objet du procès, comme le lui rappelait la juge chaque fois que Víctor Rei se lançait dans des "réflexions" sur le trafic de drogue ou l'armée des Etats Unis, s'éloignant de ce qui nous avait réunis là, au bout de la ville de Buenos Aires d'où on voit le fleuve. Ce fleuve qu'heureusement nous ne devons pas voir trop souvent, parce qu'il nous rappelle le lâche assassinat de ceux que nous aimons.

Victor Rei nous parla toute la matinée de l'armée des Etats Unis, de la marijuana du Paraguay et du conflit avec le Chili. Il avait un objectif : se présenter comme un gendarme spécialisé dans la lutte contre la drogue, ou préparé à réagir dans l'hypothèse d'un conflit avec les pays voisins, "mais jamais destiné à la lutte contre l'insurrection ou contre la subversion, ou contre la guérilla".

Mais il y avait autre chose. Une jouissance. Victor Rei jouissait de ce moment de notoriété, de ses quinze minutes de gloire. Comme dans les années 70, quand après une opération anti drogue à Formose, il reçut "la plus haute décoration" et eut droit à une notice dans la revue Gente, qu'il n'avait pas jointe au dossier par "par pudeur". Il y eut un éclat de rire général derrière la vitre qui sépare les protagonistes du procès du public. Dans l'audience, nous étions plusieurs à être enfants de disparus, il y avait beaucoup d'amis et de camarades, plusieurs Grands-Mères (parmi lesquelles la mienne), les familles Sandoval et Fontana. Il n'y eut que cela, un éclat de rire, et de l'autre côté de la vitre, il y eut aussi quelques rires étouffés. Victor Rei utilisa à loisir son droit à la défense, et nous, nous l'écoutions. Les juges n'ont pas dû une seule fois nous rappeler à l'ordre et nous faire taire pendant sa déclaration.

Si, quand Chela, la maman de Liliana, est entrée avec son foulard blanc. Là, nous n'avons pas pu, ni voulu nous retenir d'applaudir. Nous l'avons aussi applaudie après, quand elle a quitté le ban des témoins, après avoir demandé à Victor Rei en le pointant d'un doigt qui semblait avoir le pouvoir du feu, ce qu'il avait fait de sa fille. Que sa fille n'était ni une brique ni un bout de bois, mais un être vivant. Telles furent les paroles de Chela.

Liliana n'était ni une brique, ni un bout de bois, son fils n'était ni un paquet ni un petit chien. Mais ils les ont traités comme si ils n'étaient que ça.

Après Chela, témoin de l'accusation, on fit entrer Alejandro, témoin offert par la défense.

La déclaration d'Alejandro dura une éternité. Alejandro démarra en souriant, ironisant sur tout, sans trouver un seul complice pour sourire avec lui, ou du moins qui copie la grimace qui n'avait de sourire que le nom. Peut-être que Rei et son avocat souriaient. Nous, derrière la vitre, on ne voyait que leurs nuques. Tous les yeux, toute la compassion étaient posés sur Alejandro. Et ce que nous voyions, malgré son sourire, ou peut-être à cause de cette grimace que j'appelle "sourire" faute de mot plus adéquat, ce n'était pas une comédie, mais la tragédie. La tragédie incarnée en Alejandro. Alejandro qui se présenta du seul nom qu'il a toujours, celui que Rei lui a donné, qui dit que Rei était son père, qu'il avait avec les Sandoval-Fontana, ou avec "la famille" un lien "d'affinité", qu'il était "ami" avec les Grands-Mères de la Place de Mai, que la brosse à dents dont on avait pris l'ADN n'était pas la sienne mais celle de Victor Rei qu'il avait volée lors d'une visite à la prison. Par compassion, ni les juges, ni les plaignants, ni le procureur ne lui demandèrent comment il expliquait alors le résultat de l'analyse qui confirmait le lien de parenté avec les Sandoval-Fontana. Ils ne relevèrent ni cette contradiction, ni celles qui suivirent. Alejandro n'a voulu renier ni sa famille, ni les Grands-Mères, ni Rei et il s'est empêtré dans ce jeu de loyautés croisées.

Alejandro dit que Rei lui avait tout donné : à manger, un toit, un abri, une éducation. Comme un petit chien, sauf que les petits chiens, on dit qu'on les dresse, pas qu'on les

éduque. Alejandro répéta plusieurs fois que Rei lui avait donné tout ce qu'un père peut donner. Mais il y a des parents qui ne peuvent pas donner tous ça à leurs enfants. Je ne sais pas très bien ce qu'est qu'être père, parce que je suis orpheline et que je n'ai pas d'enfants, mais je crois qu'il s'agit d'autre chose que de fournir certains biens matériels.

Quand il eut fini de témoigner et qu'il passa devant Rei, il chancela. Son corps vacilla en même temps vers Rei et vers la porte derrière laquelle Chela l'attendait. Et Rei eut alors la joie de sa vie, parce que Alejandro le prit dans ses bras avec désespoir, avec violence. Ils se tinrent embrassés comme ça. Comme deux ours, comme deux lutteurs, comme deux rivaux. La juge ordonna de les séparer, mais les gardiens de prison acceptèrent une sorte de chaîne intuitive de commandement et ils ne les touchèrent pas. Rei le retint autant qu'il le voulut. Puis, Alejandro s'en alla.

Et ce fut le moment de vérité. Sans réfléchir ni se mettre d'accord, Rei et son avocat, qui est aussi jeune que moi, se tournèrent vers nous, comme deux masques gesticulant de façon grotesque et criant, depuis l'impunité de l'autre côté de la vitre "Applaudissez maintenant, fils de putes!"

Je crois qu'il y eut un moment de stupeur, de silence. Et puis oui, la colère, la douleur de voir Alejandro réduit à ça éclata dans nos ventres et nous les avons insultés. Mais c'était la pause, les juges se retiraient, il fallait vider la salle. Nous sommes partis en pleurant. Un gros policier nous poussait vers la porte. Et alors, l'avocat qui est aussi jeune que moi, et petit et maigre, et qui portait un costume crème qui le rendait ridicule tellement il était grand, apparut derrière le policier en levant la main comme si il allait nous frapper, de là, de derrière le policier, et il nous criait je ne sais pas quoi parce que nous ne l'écoutions plus, nous criions tous et nous pleurions et nous n'en pouvions plus.

Parce qu'Alejandro est notre frère, notre fils, notre petit-fils et qu'il lui ont fait subir tout ça. Le séquestrer dans le ventre de sa maman, le faire naître en captivité, le séparer de Liliana quand il était bébé, le voler, le tromper et le maintenir loin de sa famille pendant plus de vingt-cinq ans. Et maintenant, ils l'offrent comme témoin, "offrir" est le mot, comme pour un sacrifice, pour défendre Rei. Pas pour qu'il soit libéré, ça n'arrivera pas, peu importe ce qu'Alejandro a dit ou combien de minutes a duré cette embrassade. Pour que Rei puisse se tourner vers nous en criant "Applaudissez maintenant, fils de putes!".

C'est là sa réussite. C'est là sa victoire.

Cette embrassade.

C'est sa plus haute décoration. Cet enfant qu'il a pris à ses ennemis et qui encore aujourd'hui, alors que la vérité a éclaté, fait ce qu'il lui dit de faire. Alejandro doit porter un poids que même Rei ne porte pas. Pendant que lui, Rei, se laisse emporter par sa plaidoirie pour confesser qu'Alejandro n'est pas son fils, Alejandro, dressé par lui et par son avocat, risque dix ans de prison pour faux témoignage pour ne pas reconnaître qu'il n'est pas son père.

Non, ni comme un paquet, ni comme un petit chien. Victor Rei a reçu cet enfant comme une médaille et hier au procès, il l'a exhibée devant nous tous. Mais Alejandro n'est pas un morceau de métal inanimé, et pendant que Rei et son avocat nous jetaient leur

200902 28-0001 d-2

triomphe à la figure dans l'auditoire, à l'intérieur, loin de son regard, dans l'espace réservé aux témoins, Alejandro pleurait son trouble dans les bras de Chela.

*Mariana Eva Perez, 28 février 2009.*